



Verrières-le-Buisson

Journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux " Justes " de France

Discours de Monsieur Le Maire
François Guy Trébulle

Dimanche 16 juillet 2023

Chers Amis,

Après le décret du 3 février 1993, la loi du 10 juillet 2000 a institué une « journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux " Justes " de France qui ont recueilli, protégé ou défendu, au péril de leur propre vie et sans aucune contrepartie, une ou plusieurs personnes menacées de génocide ».

La date de cette journée est fixée le 16 juillet, date anniversaire de la rafle du Vélodrome d'hiver à Paris. L'an dernier, nous avons commémoré les 80 ans de ce crime odieux, commis inexpiablement au nom de l'État français.

80 ans, c'était hier, c'était il y a une éternité, c'est pour toujours aujourd'hui ; l'aujourd'hui de notre humanité commune et blessée.

Les odeurs et les bruits, les sensations s'estompent ; restent la souffrance et la honte, restent la douleur et l'absence, reste la peur...

Aujourd'hui comme chaque année, à Verrières, nous nous retrouvons quelques-uns, trop peu, pour, avec constance, redire l'importance de rappeler cette intemporalité de la souffrance infligée sur notre terre par des hommes qui avaient oublié, précisément, ce qu'être homme signifie vraiment.

Chaque année, la cohorte des témoins s'enfonce un peu plus dans le silence du temps qui s'écoule. Chaque année des voix s'éteignent, des yeux se ferment et pourtant l'actualité de ces jours funestes demeure.

Notre Ville comme toutes les villes de France comme tant de villes d'Europe a résonné du bruit des bottes, des sanglots étouffés, des rires comme des soupirs.

Notre Ville, écrin fait pour la paix et une laborieuse douceur de vivre, a connu, ce que beaucoup connurent, la bassesse et la gloire. Verrières, bien sûr a payé son tribut à la guerre, a vu de ses enfants partir et ne pas revenir et, parmi ceux qui revinrent, beaucoup furent marqués par les années de captivité.

Le 16 juillet n'est pas journée de commémoration de toutes les victimes civiles et militaires de la guerre mais invite à faire plus particulièrement mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux " Justes " de France.

En ce jour de commémoration des victimes des crimes antisémites du régime, dit de « l'État français », il nous faut nous souvenir des Verriérois déportés qui survécurent, Jacques Errera et le docteur Philippe Rosenfeld, mais aussi de ceux qui ne revinrent pas de la déportation, de Hinda et Isaac Winocourt morts à Auschwitz, de Raymond Bart, mort à Mathausen, de Szmul Frenzel, mort à Buchenwald, de Samuel et Fala Ptachnick morts à Auschwitz...

En ce jour de commémoration des Justes, nous devons aussi rappeler la gloire et l'honneur qui ceignent justement le front de ces justes qui sauvèrent l'humanité en accueillant des juifs persécutés.

À Verrières aujourd'hui, et pour toujours, depuis cette période tragique, l'humanité se nomme Meller et l'honneur Vilmorin, Lécureur.

Roger, Olivier, Germain, Camille¹, ces prénoms sont les leurs, ces prénoms sont ceux de tous ceux dont ils sauvèrent l'honneur.

Roger, Olivier, Germain, Camille, quatre prénoms qui sont un étendard, un fanal et nous disent que la vie va plus haut que le mal.

¹ Les quatre Justes verriérois sont Olivier et Roger de Vilmorin, Germain et Camille Lécureur

Roger, Olivier, Germain, Camille, qui êtes-vous aujourd'hui ?

Nous ne pourrons jamais en finir avec cette histoire ; il ne faut pas en finir avec elle, elle nous constitue, nous conforme et nous forme.

Que nous soyons descendants de victimes ou de héros, de compromis, de défailnants, de timorés, de résistants, de salauds... nous n'avons évidemment aujourd'hui aucune culpabilité pour ce qui a été accompli par d'autres, dans un contexte singulier, ici comme partout.

Nous sommes pourtant responsables des leçons qu'il nous faut en tirer ; nous sommes responsables de la manière dont nous recevons ce qui s'est passé, ce qui se passe, dans ce moment qui, à beaucoup d'égards, se joue de l'espace et du temps.

Si l'on peut dire que cette histoire est définitivement devenue contemporaine, c'est que ce que les nazis et leurs complices ont imposé aux juifs et à toutes les victimes, une expérience qu'en 1946 David Rousset désignait en ces termes :

« Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible. Même si les témoignages forcent leur intelligence à admettre, leurs muscles ne croient pas. Les concentrationnaires savent. Le combattant qui a été des mois durant dans la zone de feu a fait connaissance de la mort. La mort habitait parmi les concentrationnaires toutes les heures de leur existence. Elle leur a montré tous ses visages. Ils ont touché tous ses dépouillements. Ils ont vécu l'inquiétude comme une obsession partout présente. Ils ont su l'humiliation des coups, la faiblesse du corps sous le fouet. Ils ont jugé les ravages de la faim. Ils ont cheminé des années durant dans le fantastique décor de toutes les dignités ruinées. Ils sont séparés des autres par une expérience impossible à transmettre. »²

En 1946, lorsqu'il décrivait l'univers concentrationnaire, il ne pouvait pas savoir que cette expérience modifierait si profondément l'humanité blessée qu'elle en ressortirait marquée au-delà des générations, comme par ces poisons qui, une fois inoculés, se transmettent aux descendants de ceux qui les ont absorbés.

² David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, première édition 1947 ; réédition Hachette Littératures, 1998 ; v. aussi M. Le Pavec David Rousset (1912-1997) L'expérience concentrationnaire : Revue de la BNF 2010/2 (n° 35), p43

Le drame de l'homme moderne c'est peut-être que, depuis l'immense déchirure provoquée par la barbarie civilisée et scientifique des régimes totalitaires du 20^e siècle, les hommes normaux, hélas, savent désormais que tout est possible.

Nombreux sont ceux qui ne cessent pas de cheminer « *dans le fantastique décor de toutes les dignités ruinées* ». Parfois, il peut être tentant de se dire que notre société elle-même serait devenue « *fantastique décor de toutes les dignités ruinées* ».

Dignités ruinées, oui. Nombreuses assurément, si nombreuses..., mais toutes ?

Non, pas toutes !

Les Justes ont été et sont là.

Il y aura encore et toujours des justes, des Roger, des Olivier, des Germain des Camille, des Vilmorin, des Lécureur...

Tant qu'il y aura des hommes et des femmes de bonne volonté. Il y aura toujours des hommes et des femmes de bonne volonté.

Oui, la bêtise et la haine sont toujours bien présentes. Oui, le seul fait d'être juif semble encore aux yeux de certains, désigner une possible victime.... Par-delà l'épreuve collective et singulière du passé, par-delà la singularité familiale, spirituelle, c'est toute l'humanité qui est juive et désignée par cette pensée criminelle, servie parfois par la lâcheté ou l'intérêt de ceux qui seront toujours les complices associés des bourreaux.

J'ai pu entendre cette année Serge Klarsfeld, dont le père fut déporté il y a 80 ans en 1943, témoigner de la nécessité du travail de mémoire et de la force de la résistance de tous ceux qui, parfois des villages entiers, sauvèrent la vie au péril de la leur.

Comme il est heureux qu'il se soit trouvé des Justes, comme il est douloureux de constater que tous ne le furent pas.

Ils ne furent que des hommes ; et les ténébreuses failles, les faillites, que nous discernons aujourd'hui à côté de la forte lumière qui auréole le souvenir des Justes doit nourrir en nous une sourde inquiétude : comment faire pour pouvoir être assurés de ne pas nous tromper lorsque nous avons, aujourd'hui encore, à poser des actes ?

Comme chaque année, nous pouvons, nous devons garder aujourd'hui devant les yeux et la détresse et la souffrance, le désespoir des victimes et cette sublime lumière du choix fait par les Justes.

Comme l'an dernier et peut-être comme l'an prochain, je veux conclure ce propos en réaffirmant, alors que l'Europe souffre à nouveau de crimes que l'on croyait bannis de son sol à jamais, que, comme nos pères, il nous appartient de construire la société dans laquelle nous vivons en faisant en sorte, avec tous nos frères humains, d'où qu'ils soient et quoi qu'ils pensent ou croient, que les mains tendues l'emportent toujours.

Face à la détresse, nous avons à faire prévaloir les choix qui recueillent, protègent et défendent...

Plus que tout, nous devons partager avec nos enfants la connaissance du péril et celle des réponses qui peuvent permettre d'y parer, à commencer par la fraternité.

Je vous remercie.